

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

"Aime Dieu et



va ton chemin."

Bulletin de l'Union-Allet

VOL. X.

MONTRÉAL, MARS 1883.

No. 3.

SOMMAIRE.

- | | |
|--|---|
| 1. REVUE MENSUELLE DES INTÉRÊTS CATHOLIQUES. | 7. LA VIE DES MISSIONNAIRES. |
| 2. LE DRAPEAU DU SACRÉ CŒUR. | 8. LA LEGENDE DE NIAGARA. |
| 3. ASSAUT DE LA MAISON ALANI A ROME. | 9. MORT DU COMMANDANT TROUSSURES A PATAY. |
| 4. CE QU'IL FAUT A LA FRANCE. | 10. DEVICES. |
| 5. LA SEUR DE CHARITE ET LE SOLDAT AVEUGLE. | 11. LES PARENTS D'UN PAPE. |
| 6. LE FUTUR PAPE EN 1869. | 12. AVIS. |

Revue Mensuelle des Interets Catholiques.

LA RUSSIE ET LE SAINT-SIÈGE.

Nous avons d'une correspondance de Saint-Petersbourg, publiée par le *Vaterland* de Vienne, les détails suivants sur la situation de l'Eglise catholique dans la Russie :

"Il existe dans la Russie propre cinq évêchés avec treize suffragants. Et il n'y a d'occupés en tout que trois évêchés. Dans le royaume de Pologne, sur sept évêchés et sept suffragances, quatre évêchés seulement sont occupés. Les évêchés sans titulaire sont occupés par des administrateurs qui ne sont d'aucune utilité, soit parce que les titulaires vivent encore et sont déportés, soit parce que le Saint-Siège n'a pas reconnu leur nomination.

" Sous ce rapport, la ville la plus éprouvée est Wilna, dont la population catholique est administrée spirituellement par un nommé Zylinski. Cet homme, objet de l'hostilité des fidèles catholiques, est très bien vu par le gouvernement. L'hiver dernier encore il a été reçu par l'Empereur. Le clergé s'éloigne de lui par peur, car il a fait déporter en Sibérie des prêtres qui s'opposaient à ses mesures ; il s'ensuit que tout le diocèse de Wilna devient schismatique. Heureusement, le peuple reste fidèlement attaché à sa foi. Cette situation est commune à d'autres diocèses encore.

" Une des plus tristes conséquences de cet état de choses, c'est la pénurie et le manque de science du clergé. On n'a laissé dans les diocèses que les prêtres faibles de caractères et partisans du gouvernement. Ceux-ci, par leurs dénonciations ont donné au gouvernement l'occasion de faire fermer des collèges et des séminaires ; on les a décorés, et on leur a donné des places et des pensions. Les chapitres capitulaires sont remplis de ces hommes, qui n'épargnent ni bassesses ni adulations pour être l'objet des faveurs ministérielles. On ne peut s'imaginer le mal que font ces hommes à la religion. Une autre partie du clergé n'est pas aussi mauvaise ; mais par sa faiblesse et sa timidité, donne prise au gouvernement.

" Les prêtres fidèles à leur mission et à leur religion doivent se cacher, sinon ils se voient arrêtés par les gendarmes et déportés, par voie administrative. Toute communication avec le reste de l'univers catholique est strictement défendue aux malheureuses populations catholiques ; les évêques eux-mêmes ne communiquent avec Rome que par l'intermédiaire du ministre. Le général Ignatieff a encore envoyé en Sibérie trois prêtres catholiques coupables d'aimer mieux leur foi que les ordres d'un général gouverneur de province. On a supprimé à peu près tous les couvents.

" Dans la vie civile, il n'est pas de tracasseries qu'on

ne fasse subir aux catholiques. Dans certaines écoles militaires on n'admet les jeunes gens qu'à condition qu'ils promettent de devenir russes ou protestants. Il est défendu à des catholiques qui épousent des Russes de se marier à l'Eglise catholique et de faire baptiser leurs enfants dans leur religion. Un prêtre qui avait dit au confessionnal à un pénitent " que des unions entre russes et catholiques, non bénies par l'Eglise, ne pouvait être regardées comme valables par des catholiques ", s'est vu déporté par M. Ignatieff comme coupable de fanatisme.

" Quelque triste que soit cette situation, il faut dire cependant qu'elle est beaucoup moins mauvaise aujourd'hui qu'il y a quelques années. Rome s'est montrée pleine de condescendance pour les demandes du gouvernement russe, surtout pour ce qui regardait l'emploi de la langue russe dans les prédications et dans les leçons de catéchisme, mais celui-ci a rompu les négociations avec le Saint-Siège.

" Pourtant, dit en terminant le correspondant du *Vaterland*, il est de la plus urgente nécessité que la paix se fasse entre le gouvernement russe et l'Eglise catholique. Cette réconciliation est nécessaire non-seulement pour améliorer la situation de l'Eglise, mais aussi pour le bien de l'Empire. Celui-ci a besoin de l'Eglise pour se défendre contre les assauts de la révolution, et il est de la plus haute nécessité que les deux pouvoirs agissent de commun accord."

Ce désir de notre correspondant va s'accomplir. Voici les articles d'une convention intervenue entre le Saint-Siège et la Russie.

1° Aucune négociation n'a eu lieu, aucun accord n'a été conclu relativement à l'usage de la langue russe dans le culte catholique.

2° Le Pape pourvoit aux sièges épiscopaux de la Pologne russe, notamment à ceux de Varsovie, Sandomir, Lublin, Plosko, Wilna, Luck et Zitimir. Les candidats choisis se distinguent par la sagesse, la prudence, la science, le zèle et la charité.

3° Les évêques pourront être aidés par des suffragants revêtus du caractère épiscopal.

4° Leurs séminaires diocésains pourront exister librement, ils jouiront d'une pleine liberté d'éducation et d'enseignement.

5° L'Académie ecclésiastique de Saint-Petersbourg fait l'objet d'un accord particulier.

6° Le gouvernement russe reconnaît la nécessité de l'abrogation graduelle des mesures exceptionnelles, adoptées au cours de la révolution de 1863 et qui sont en vigueur, de telle façon que la dignité et la liberté du ministère ecclésiastique soient garanties. Il présentera les candidats aux cures principales.

Les négociations continuent pour décider si la Russie aura un agent officieux près le Vatican.

Cependant la Russie, malgré ses actes de justice envers la Pologne, essaye de lutter contre l'Eglise à l'extrémité de l'Europe. Dans un but facile à comprendre, elle emploie ses richesses et l'habileté de ses conseillers à ressusciter le schisme byzantin, depuis longtemps débile et caduc ;

et, agissant sur l'esprit naturellement religieux des Orientaux, elle multiplie les donations et les écoles.

Au contraire, par une surprenante coïncidence, les Ottomans, obligés de replier peu à peu leur pavillon, imitent l'Angleterre dans son respect pour l'Eglise. D'après un tableau qu'en font les *Missions Catholiques*, la hiérarchie ecclésiastique s'y développe librement, la charité y ouvre ses écoles, ses asiles et ses hospices, sans qu'une politique ombrageuse intervienne jamais ; nos processions triomphantes, nos chants sacrés, notre encens, nos fleurs, notre divine Eucharistie enfin, parcourent, au milieu du respect, les rues et les faubourgs de Constantinople.

HENRI.

LE DRAPEAU DU SACRÉ-CŒUR.

I

Dans une modeste chapelle du couvent de la Visitation de Paray-le-Monial, une sainte religieuse veillait et priaît (1).

Fille du ciel, elle ne tenait à la terre que par les liens de la charité, et sa vie se passait en extase devant son Dieu.

Dans un de ses ravissements célestes, elle vit le Christ qui lui présentait lui-même son divin Cœur dans tous les rayons de son amour, en lui disant :

" Voilà ce cœur qui a tant aimé les hommes qu'il n'a rien épargné, jusqu'à s'épuiser et se consumer pour leur te joindre son amour ! Et en retour, je ne reçois de la plupart que des ingratitude par les mépris, irrévérences, sacrilèges et froideurs qu'ils ont pour moi dans ce sacrement d'amour... Je te demande que le premier vendredi après l'octave du Saint-Sacrement soit une fête particulière pour honorer mon Cœur... Je te promets aussi que mon Cœur se dilatera pour répandre avec abondance les effusions de son divin amour sur tous ceux qui lui rendront cet honneur et procureront qu'il lui soit rendu."

Les religieuses de Paray-le-Monial conservent encore aujourd'hui toutes les traditions de ce miracle qui s'est produit au dix-septième siècle.

Les écrits de la sœur Marguerite-Marie Alacoque ont été approuvés, et sa sainteté proclamée par l'autorité du Saint-Siège. Pie IX, le 19 octobre 1866, lui a solennellement décerné les honneurs de la béatification.

Par une heureuse coïncidence, la fête du Sacré-Cœur eut lieu en 1851 le 16 juin ; ce jour-là, l'auguste et bien-aimé Pie IX commença la vingt-sixième année de son immortel pontificat.

Pendant cette horrible guerre prussienne, qui pouvait amener jusqu'à la porte de leur monastère les lansquenets allemands, les bonnes religieuses de Paray-le-Monial brodèrent sur une étoffe de soie blanche une image du Sacré-Cœur semblable à celui de la vision de la bienheureuse Marguerite-Marie.

Cet étendard devait être envoyé au général Trochu. Mais le 20 septembre, Rome tombait ; ce jour-là aussi, Paris était investi entièrement.

Le drapeau fut alors adressé, à Tours, à un homme de bien avec prière de le remettre à Cathelineau ou aux défenseurs de l'Ouest. Le jour même où ce drapeau arrivait à Tours, le baron de Charette recevait du ministère, pour ses zouaves, le nom de *Volontaires de l'Ouest*.

Ce drapeau brodé par des anges devait avoir ses martyrs.

(1) La bienheureuse Marguerite-Marie Alacoque.

Ils abondèrent !

L'heure marquée par Dieu où le drapeau du Sacré-Cœur devait recevoir le baptême de sang et de feu approchait : le champ de Patay était voisin ; on se prépara au combat.

C'était le 2 décembre, premier vendredi du mois, jour consacré au Sacré-Cœur. Tous ces fils de la vieille France assistaient à la messe dans l'église de Saint-Péravy-la-Colombe.

Or, il arriva que ce jour-là le R. P. Doussot, dominicain, un des aumôniers du régiment, célébrait l'office du Sacré-Cœur, à cause d'un renvoi nécessaire par la rubrique du bréviaire particulier de son Ordre.

Mais déjà la bataille est engagée ; le moment est venu d'arborer le drapeau.

Le sergent de Verthamon, qui avait demandé la veille à M. de Charette de consacrer publiquement le régiment au Sacré-Cœur, est désigné pour avoir l'honneur de le porter.

II

Nous interrompons ici, pour le compléter, le récit du brave lieutenant-colonel. Le colonel de Charette avait reçu avec reconnaissance la bannière du Sacré-Cœur des mains du vénérable M. Dupont, mais il attendait pour la déployer une occasion favorable. Cette occasion ne tarda pas à se présenter. Le 1^{er} décembre, le général Chanzy, commandant le 16^e corps de l'armée de la Loire, se trouvait engagé avec une partie considérable de l'armée allemande, et il repoussait avec avantage l'attaque qui lui était livrée ; mais la tactique constamment suivie par les Prussiens, durant cette campagne, donnait lieu de croire que le lendemain il recommenceraient l'action avec des troupes fraîches plus nombreuses que celles dont on avait triomphé la veille. Il était donc urgent de venir au secours du 16^e corps, dont la victoire risquait de se changer en défaite. Le général de Sonis, qui commandait le 17^e corps comprend cette nécessité ; et bien qu'éloigné de Patay, il donne ordre à ses troupes de se mettre en marche, et de franchir, durant la nuit, la distance qui les sépare du point menacé. La nuit était froide et les officiers avaient peine à demeurer sur leurs chevaux. Le général aperçoit non loin de lui, le colonel de Charette cheminant à pied pour se réchauffer en compagnie de ses principaux officiers. Le général descend lui-même de cheval, et l'on se met à marcher ensemble, en s'entretenant des événements du jour et des perspectives du lendemain. Lendemain terrible et glorieux tout à la fois, qui devait, sur la terre de France, donner au bataillon renaissant un sanglant baptême ! C'est alors qu'il fut question du drapeau du Sacré-Cœur. Le colonel de Charette l'offrit au général de Sonis, proposant d'en faire son fanion (1). Cette offre fut d'abord accueillie avec empressement. Mais quand plus tard on eut tiré la bannière de son enveloppe, il fut reconnu qu'elle ne pourrait servir de fanion ; et, sur la proposition du général de Sonis, acceptée avec enthousiasme par tous les officiers présents, elle devint l'oriflamme et le labarum du régiment des zouaves pontificaux. Il fut pourtant convenu qu'on ne ferait paraître cette bannière d'une couleur et d'une forme insolites que lorsque l'imminence du danger lui promettrait une consécration capable de désarmer toute censure. Le divin Sauveur choisit pour signe de son amour le lot qu'il avait choisi pour lui-même, le martyr avant la victoire.

Le lendemain, en effet, après la Messe dite en l'honneur du Sacré-Cœur par le R. P. Doussot, et à laquelle la

plupart des officiers et un grand nombre de soldats firent la communion, le 17^e corps trouva les troupes du général Chanzy fatiguées de leur combat de la veille et pliant sous l'effort des nouveaux bataillons que les Prussiens avaient fait marcher contre elles. La marche forcée, exécutée pendant la nuit n'empêcha pas le général de Sonis d'occuper toutes les positions menacées, et de reprendre la lutte avec un nouvel élan, tandis que le 16^e corps allait se reposer loin du champ de bataille. L'armée prussienne ne résista pas à cet élan : elle fut en retraite ; et la bataille était gagnée, si deux régiments de marche qui occupaient le centre de l'armée française, cédant à une panique inexplicable, n'eussent pris la fuite à ce moment décisif. Le général de Sonis, se voyant ravir par ses propres soldats la victoire qu'il croyait déjà tenir, court à ces lâches, et emploie pour les ramener au combat toutes les reproches et toutes les menaces que peut lui suggérer son indignation. Vains efforts ! L'ivresse de la peur rend les oreilles sourdes et les âmes insensibles. C'est alors que le général court bride abattue aux deux bataillons de zouaves pontificaux qu'il tenait en réserve pour protéger son artillerie. Ces deux bataillons n'avaient qu'un effectif de trois cents hommes chacun, et il fallait nécessairement en laisser un pour garder l'artillerie. Le général fait appel à l'autre bataillon, et il s'écrie : " Venez, mes amis, montrons à ces lâches comment combattent des chrétiens et des Français." Les trois cents zouaves, ayant à leur tête le colonel de Charette et le commandant de Troussures, faisant les fonctions de lieutenant-colonel, s'élancent avec un enthousiasme indescriptible au cri de : " Vive Pie IX ! vive la France ! " — " C'est maintenant, dit le général, qu'il est temps de déployer le drapeau du Sacré-Cœur." La bannière est déployée, en effet, et portée en tête du bataillon par le comte de Verthamon, qui devait bientôt la teindre de son sang. L'irrésistible ardeur des zouaves ramène les fuyards, et fait de nouveau reculer les Prussiens. " Oh ! mon général, dit alors à M. de Sonis le commandant de Troussures, que je vous remercie de nous avoir conduits à pareille fête ! "

Cette fête était belle, en effet ; mais ce n'était pas encore pourtant la fête de Pâques ; c'était le Vendredi-Saint ; et le Cœur de Jésus allait faire partager à ses serviteurs les gloires de la blessure qui est en lui l'objet de nos plus ferventes adorations.

De l'épaisseur d'un bouquet de bois où ils s'étaient blottis de manière à se rendre invisibles, les Prussiens font sur cette poignée de braves qui marche en avant du reste de l'armée, une épouvantable décharge de mousqueterie. Les deux tiers d'entre eux, cent quatre-vingt-dix-huit sur trois cents, sont renversés, et parmi eux le commandant de Troussures, le général de Sonis et le colonel de Charette grièvement blessés. Le comte de Verthamon, qui portait le drapeau du Sacré-Cœur, tombe de son côté, et la bannière qui tombe avec lui se teint dans son sang des couleurs du martyr, qui s'allient si bien avec le blanc, symbole de la pureté. A tout prix il faut sauver ce signe désormais deux fois sacré. Il est saisi successivement par plusieurs braves ; mais on dirait que, durant cette journée, il n'apporte avec lui d'autres bénédictions que celles du sacrifice. Tous ceux qui le portent sont frappés de mort.

III

Qu'importe ! la guerre que subit la France est une guerre d'expiation : les victimes sont pures et parées ; elles marchent sans crainte vers cet autel de leur gloire que le général a désigné, et en franchissent tous les degrés.

(1) Un fanion est une petite bannière que fait porter auprès de lui tout général en campagne, afin qu'on puisse de loin reconnaître sa présence.

Dieu lui a réservé une dernière épreuve, c'est la plus terrible; mais notre confiance dans l'avenir glorieux de la Fille aînée de l'Eglise ne doit pas en être ébranlée, car, Rome, tombée avec elle, ne s'est pas encore relevée, et quelque sanglantes, quelque sacrilèges que puissent être les orgies des sectaires, le cri en France qui dominera toujours tous les autres sera le vieux cri de nos pères :

Vive le Christ, qui aime les Francs !

Lieutenant-colonel d'ALBIOUSSE.

Assaut de la maison Aiani, a Rome.

(25 Octobre 1867).

Dans la journée qui suivit le combat nocturne de Viterbe, (1) un fait important se passa à Rome même.

Le sectaire Aiani, fabricant de draps et de lainages, un des complices de Monti et de Tognetti, (2) habitait, rue Lungaretti, dans le Transtévère, une maison dans laquelle des quantités considérables d'armes et de bombes Orsini avaient été clandestinement introduites, et qui servaient de quartiers généraux aux révolutionnaires. Cette maison, renfermant de vastes ateliers et isolée des autres habitations, munit de huit sorties différentes, se prêtait admirablement à la défense comme aux réunions des sectaires. Le général Cucchi en avait intelligemment fait le choix, et l'on y trouva même tout un plan stratégique fort bien combiné, transformant en véritable citadelle, au moyen de barricades, le quartier circonvoisin, auquel la maison Aiani devait servir de réduit.

Là, se réunissaient chaque jour les débris échappés à la néfaste nuit du 22; là, se tramaient les projets les plus affreux, et se préparaient les entreprises les plus audacieuses, auxquelles servait d'encouragement le retard inexplicable des troupes françaises, toujours annoncées et toujours attendues.

Le 25 octobre 1867, devait avoir lieu un mouvement destiné à retenir dans Rome les troupes que le général Kanzler aurait pu envoyer au secours de Monte-Rotondo, assailli ce même jour par Garibaldi, et, le 27, lorsque le héros vainqueur paraîtrait en vue de Rome, un soulèvement général, devait lui en ouvrir les portes.

Le 25 donc, les principaux conjurés réunis chez Aiani devaient dîner ensemble, et donner ensuite le signal d'une nouvelle tentative de soulèvement. Déjà la table était dressée et le repas s'appropriait, lorsque la maison fut brusquement cernée par les troupes pontificales.

La police avait, depuis quelques jours, recueilli de vagues renseignements au sujet des préparatifs révolutionnaires, dont la maison Aiani était le centre d'action. On redouble de surveillance, mais le secret des conjurés était bien gardé, et l'on ne connaissait encore rien de bien positif, lorsque, le matin du 25, parvint au bureau central de la police un billet anonyme, tracé par une main inconnue, mais qu'une écriture toute particulière faisait reconnaître comme ayant déjà rendu divers services de ce genre. Les avis qu'il renfermait étaient si précis, qu'ils ne permettaient plus de douter de l'existence d'un dépôt d'armes considérable dans cette mystérieuse demeure.

Malheureusement ils ne donnaient point de renseignements sur le nombre d'hommes qui pouvaient s'y trouver et, on se borna à y envoyer en reconnaissance une patrouille de six gendarmes et de vingt zouaves du dépôt, commandée par le brigadier de gendarmerie Testa.

Ce petit détachement s'avança lentement par la rue Lungaretti, et il approchait de la maison Aiani, lorsqu'une sentinelle garibaldienne, un jeune Romain, nommé

Antoine Aquati, lui jeta une bombe Orsini, qui éclata en blessant le brigadier Testa et plusieurs zouaves du premier rang. Cette explosion eut lieu au moment où les conjurés se mettaient à table, et fut réellement le *Mané, Thécel, Pharès* de ce nouveau festin de Balthazar.

Après un moment de trouble et de confusion, les garibaldiens, profitant du répit que leur laissait forcément le petit nombre des assaillants, coururent aux armes, barricadèrent en un instant les portes, et, des fenêtres et du toit ouvrirent le feu sur les troupes. Quelques-uns cependant profitèrent de la bagarre pour disparaître, et l'on prétend que Cucchi était du nombre.

Au moment où le feu commença, Aiani se trouvait chez un voisin, le père du jeune Aquati; il en sortit en courant pour rentrer chez lui, se trouva en face du brigadier blessé et déchargea sur lui, sans l'atteindre, un coup de son révolver. Avant qu'il put redoubler, Testa le saisit, le terrassa et le fit prisonnier.

Cependant la fusillade et les bombes des garibaldiens ne permettaient pas aux pontificaux de s'approcher davantage, et ils durent se borner à échanger quelques coups de feu, en s'abritant dans les angles des rues, des maisons et des portes, jusqu'à l'arrivée du capitaine Vinay avec 40 zouaves du dépôt de Saint Calliste.

Cet officier, aussi intelligent que brave, commença par investir la place, afin de couper toute retraite à l'ennemi. Sa troupe eût été insuffisante à cet effet si le capitaine de Saisy n'était arrivé quelques instants après lui, avec sa compagnie casernée aux Zacoletti. Grâce à ce renfort opportun, toutes les issues furent fermées et les deux capitaines concertèrent l'attaque. Ils firent d'abord occuper toutes les maisons voisines, d'où les zouaves dirigèrent sur les fenêtres de la maison Aiani un feu si nourri, que les garibaldiens durent se retirer sur les toits en terrasse.

De là, ils hissèrent un drapeau blanc; les zouaves cessèrent le feu, et ils s'avançaient pour parlementer lorsque partirent plusieurs coups de fusils, dont l'un atteignit mortellement le brave sergent des zouaves, Ruis de Torralba, espagnol. Cet acte d'odieuse perfidie exaspère les zouaves, qui se ruent sur l'une des portes, l'enfoncent à coups de crosse et se précipitent dans la maison la baïonnette basse. Par une coïncidence curieuse, parmi eux on voit au premier rang des représentants de la plupart des peuples catholiques de l'Europe. En tête se trouvent deux Français le sergent Jean Arnaud et le caporal comte de Bourbon Chalus; puis le brigadier italien Testa, le fourrier hollandais Corneille Rutten, l'espagnol Toisma, et les Belges Deren et Verhœven. Derrière ces braves, dont les rapports mentionnent spécialement les noms, se précipitent une vingtaine d'autres zouaves.

La maison est vide jusqu'au deuxième étage, mais là commence une lutte terrible et sanglante. En un instant toutes les portes barricadées volent en éclat, la mêlée s'engage et huit garibaldiens qui occupaient l'étage sont tués ou mis hors de combat. De là on s'élança au troisième, où deux garibaldiens se défendent avec l'énergie du désespoir et tombent sous les baïonnettes des zouaves. Reste la terrasse où s'étaient réfugiés la plupart des ennemis; les soldats y montent en courant pour y achever leur œuvre.

Mais la terrasse est vide; les garibaldiens se sont échappés en traversant un atelier occupés par des lisseuses, jeunes filles pour la plupart, et, réfugiés dans un bâtiment au fond de la cour, ils rouvent le feu sur les pontificaux. Les zouaves traversent à leur tour l'atelier, où les jeunes filles épouvantées se jettent à genoux en implorant leur merci. Le capitaine de Saisy les rassure et les fait conduire à l'abri du danger.

Acculés dans leur dernier réduit, les garibaldiens refusent encore de se rendre et s'obstinent dans une résistance désespérée. Le combat recommence acharné, furieux

(1) Voir le *Bulletin* Vol. IX (1882) page 51.

(2) Deux scélérats qui avec Perletti et Piotti firent sauter la caserne de Serri-tori. Ils périrent sur l'échafaud.

sans merci. Parmi les garibaldiens se trouve toute la famille Aquati, père, mère et fils. La mère, Judith Aquati, véritable furie, excite ses compagnons au combat, et décharge avec une rage maladroite tous les coups de son revolver sur les zouaves avant que ceux-ci puissent se décider à la clouer au plancher d'un coup de baïonnette, entre son mari et son fils expirants. D'autres conjurés tombent à leurs côtés, mais une trentaine d'entre eux parvient à se sauver par les toits, au moyen d'une planche jetée sur la fenêtre d'une maison voisine. Là aussi ils sont cernés, et, renonçant enfin à une lutte sans espoir, ils mettent bas les armes et sortent nu à nu de la maison, aux acclamations et aux cris de : *Vive Pie IX, pontif et roi*, poussés par les zouaves vainqueurs.

La maison Aiani offrait un spectacle affreux : partout on y voyait des traces du plus furieux combat. Les cadavres de seize garibaldiens y gisaient dans des mares de sang, avec toutes les contorsions de la fureur et de l'agonie, et les plaintes de nombreux blessés ne cessaient d'y retentir. Les pontificaux avaient de plus, fait vingt-cinq prisonniers non blessés, qui furent liés deux à deux et conduits à la prison Saint-Michel, au milieu des imprécations de la population transtévérine, qui, loin de répondre aux espérances des conjurés, témoignèrent hautement, pendant toute la lutte, de leurs sympathies pour les zouaves.

Comme dans tous les combats, les pertes des pontificaux furent dans la proportion avec celles de leurs adversaires, si bien retranchés pourtant et si formidablement armés. Ils eurent en tout cinq blessés dont un seul, Ruis de Toralba, succomba, le 9 novembre. Le zouave français Chouteau eut la jambe amputée, le zouave hollandais Styllen, blessé au genou droit, se remit ; le brigadier Testa et le sous-brigadier Maggi n'eurent que des blessures sans gravité. Le pape prodigna les récompenses pour ce combat, où les zouaves avaient déployé une bravoure et un élan si remarquables. (1) B. M.

CE QU'IL FAUT A LA FRANCE.

Tout le monde s'accorde à dire qu'il se passe en France de graves événements. Les ministres, la Chambre sont dans l'incertitude, le Sénat est inquiet, nulle part il n'y a fermeté et confiance. Les puissances étrangères se tiennent sur la réserve, car elles craignent autant les doctrines du peuple français que ses armées.

Depuis un siècle ce pays est presque toujours en révolution, c'est un centre d'où se répandent à l'étranger les idées et les systèmes qui ont pris naissance dans la philosophie impie du dix-huitième siècle.

Les principes propagés par les sectes, les clubs et les sociétés secrètes, qui ont préparé et opéré tant de coups d'état, sont tellement dangereux et subversifs de l'ordre social que la France se voit aujourd'hui dans un état complet d'isolement en Europe. Les peuples qu'elle a le plus protégés ont été dans ses malheurs, et seront encore à l'occasion, les premiers à l'abandonner. C'est qu'elle renferme dans son sein une peste que redoutent toutes les autres nations, mais qui effraie surtout les monarchies dont les trônes sont chancelants. Au nom de la non-intervention on a laissé écrasé et mutilé la France en 1870, ce système contemporain n'est autre chose qu'un refus de communiquer avec des idées et des principes qui conduisent à la ruine de la monarchie et de toute autorité. Il est rare

(1). Le récit de ce fait d'armes est entièrement tiré des rapports du général Kanzier, du général Zappi, du capitaine de Saizy et des documents fournis au procès Aiani. Nous croyons donc pouvoir le garantir aussi exact et aussi dénué d'exagération qu'on peut l'obtenir en puisant à des sources aussi autorisées.

que le refus d'une Puissance amie d'en secourir une autre signifie autre chose.

A peine cent ans se sont écoulés depuis que la première révolution française a mis en pratique la doctrine des Voltaire, Rousseau et autres de la même école, et déjà la forme du gouvernement du pays a changé cinq fois, non sans un bouleversement social : monarchie, empire, république, rien n'a pu satisfaire les désirs de ce peuple français dont les rois Bourbons, Valois, Capétiens, Carolingiens et Mérovingiens dirigèrent l'Europe pendant plus de treize siècles.

Est-il besoin d'aller chercher ailleurs une preuve de l'insatiabilité des désirs et de la perversité des idées que font naître le socialisme et l'influence des sociétés secrètes.

Encore si sous la république, forme de gouvernement éloyée par les doctrinaires du jour, la France jouissait de la paix à l'intérieur, si son peuple était heureux et meilleur, l'on pourrait oublier la perte de son prestige à l'extérieur, mais, c'est tout le contraire que nous constatons. L'agitation à l'intérieur est continuelle, les ministères paraissent être devenus une institution semi-annuelle, ils disparaissent plus vite que le temps qu'il faut pour les former. Depuis dix ans, il y en a eu vingt.

Le peuple est corrompu dans son intelligence par une mauvaise éducation, dans son cœur par des mœurs perverses ; il est constamment excité à la haine contre la Religion et l'autorité et il est divisé en factions par l'ambition de chefs incapables et sans scrupules.

La conséquence de cet état de choses, c'est que le peuple ne comprend plus rien à ses devoirs sociaux. En face de la division du parti républicain, il s'arrête indécis :

Conservateurs, Centre-gauche, Grévyistes-Freycinetistes, Républicains indépendants, Gauche républicaine, Union républicaine, Union démocratique, Gauche irrécyclable, tous ces tronçons de la république représentent pour lui des groupes d'agitateurs et des chefs de barricades qui à l'occasion devront lui aider à tout détruire, à tout renverser.

La république a appris au peuple français à démolir ce que ses anciens monarches avaient construit, à mépriser ce qu'autrefois elle respectait, elle lui a enseigné à se contredire dans son génie, dans sa générosité et jusque dans sa foi. Quelle croyance religieuse a-t-on en France aujourd'hui ? Aucune. Les cités et les villes ne sont en général ni catholiques, ni protestantes, elles sont *indifférentes*. A peine trouve-t-on encore un peu de foi dans les campagnes reculées.

Mais ce qui est plus étonnant c'est que la liberté individuelle elle-même est menacée. Ainsi, d'après les rapports officiels pour l'année dernière, il paraît qu'il y a eu en France trois mille neuf cent quatre-vingt-quatre mois de prison de faits par des personnes innocentes. N'est-ce pas rassurant pour les honnêtes gens, s'écrie le *Journal de Paris* ! N'oublions pas que cela se passe en pleine république, c'est-à-dire sous un gouvernement dit de liberté.

C'est de faiblesse que la république se meurt en France. Née de la fièvre d'un moment, sans principes vitaux, elle ne s'est jusqu'à aujourd'hui soutenue que par sa haine contre l'Eglise catholique. Pour détourner l'attention du peuple français de ses fautes, elle a soulevé ses plus mauvaises passions, elle a jeté en pâture aux satellites de la Révolution les congrégations religieuses et les droits et la liberté de l'Eglise. Mais en vain s'agit-elle dans son agonie, elle est condamnée, et elle disparaîtra laissant à l'histoire que des actes injustes à enrégistrer.

Que reste-t-il à la France ? L'empire, avec un enfant, le prince Victor, ou avec le prince Napoléon, surnommé Plou-Plou à cause de sa conduite rien moins que brave en Crimée.

Mais, l'empire n'est rien sans son prestige militaire, et le souvenir de Sedan n'est pas encore effacé. D'ailleurs le parti est divisé, désorganisé au point qu'un grand nombre de bonapartistes, et des plus influents, ont abandonné leur parti et se sont faits ou royalistes ou républicains modérés.

Un échauffourée du prince Napoléon vient encore d'ajouter à la ruine de ce parti. Croyant le moment favorable à un coup d'état en faveur de sa dynastie, ce qui prouve qu'il est complètement ignorant de ce qui se passe en France dans le peuple et l'armée, il a lancé un manifeste où il s'annonce comme le sauveur, le seul homme qui puisse rendre à la France la paix et le bonheur. Il a cru qu'en faisant résonner son nom de *Napoléon*, le peuple enthousiasmé le porterait sur le trône, mais, hélas ! il n'a rencontré que d'impassibles gendarmes qui l'ont conduit à la conciergerie.

Ce qui reste à la France, et ce qu'il lui faut, c'est la monarchie : celle de Henri V, l'héritier de l'illustre maison de Bourbon. Là se trouvent des hommes et des principes qui n'ont jamais rien eu de commun avec la révolution. Fidèle à un drapeau qui représente les gloires les plus pures de la France, ce parti s'est fortifié dans la persécution. Et Henri V est le seul homme qui puisse dire avec fierté qu'il n'a jamais fait un pas sur le terrain glissant des concessions.

Il faut à la France une rénovation sociale. Il faut que profitant de son expérience elle retourne à son passé catholique, sans cela elle disparaîtra comme nation. Un peuple qui a une mission n'y est pas impunément infidèle.

Comment se fera cette rénovation sociale ? Nous l'ignorons. Une révolution se fait dans le sang et dans le carnage, elle détruit au lieu de convertir. Une rénovation est l'œuvre de la Providence, elle pacifie, elle donne une nouvelle vie. Le christianisme n'a pas révolutionné la face de la terre, elle l'a renouvelée.

Ce temps heureux est-il arrivé pour la France ? Hélas ! tant d'impiétés y règnent, que le doute est aussi fort que l'espoir.

Sera-ce la dynastie des Bourbons, ou de nouveaux malheurs qui opéreront cette conversion ? Nous l'ignorons encore. Mais, nous canadiens-français, nous catholiques, fils de la vieille France de Saint-Louis, nous prions pour que notre ancienne mère-patrie revienne à Dieu et à des principes d'ordre et de justice, et qu'elle y soit ramenée non par de cruelles épreuves, mais par son roi légitime, au milieu de la paix, de la prospérité et du bonheur du peuple français.

HENRI.

La Sœur de charité et le soldat aveugle.

Un officier nous racontait qu'il avait rencontré du côté de Châlons, marchant vers Paris, une sœur de charité et un soldat. Celui-ci aveugle, par suite d'une blessure à la tête. Les Prussiens l'avaient abandonné sur la route et ses camarades, conduits en captivité, n'avaient pu le secourir. Les portes s'étaient fermées devant le soldat mutilé, et le malheureux, couvert de l'uniforme français avait dû mendier un morceau de pain pour vivre, un peu de paille pour dormir ! Il serait mort au carrefour du chemin sans la Sœur de charité. Au terme d'une carrière fort orageuse, passé en partie en Afrique aux compagnies de disciplines, ce soldat ne possédait aucun bien ; d'un caractère violent, d'une humeur difficile, il semblait repousser toutes les sympathies.

La Sœur de charité prit cet homme par la main pour le conduire aux Invalides, où, disait-elle, il trouverait un asile.

Tous deux marchaient à pied le long du chemin ; lui

sombre et silencieux, elle soutenue par la charité. La Sœur demandait du pain pour son soldat, elle le nourrissait de la meilleure part et se faisait la servante de ce pauvre.

Les étapes succédaient aux étapes ; on marchait dans la pluie, dans la neige, on vivait de peu, on souffrait, et le soldat se plaignait souvent. La Sœur lui rendait le courage en le faisant rougir de sa faiblesse.

Peu à peu, elle lui parla de Dieu, elle lui parla d'un autre vie, et cet homme qui ne voyait plus se prit à écouter. Par une belle matinée, l'aveugle fit observer qu'il entendait le chant des allouettes, il s'arrêta pour écouter. Et un rayon de lumière sembla passer sur le front du vieux soldat.

Alors la Sœur le fit agenouiller.

Vous eussiez vu sur cette grande route cet homme bronzé par la guerre, sans croyance, sans foi et presque sans pensée... Il était là le front levé vers le ciel qu'il ne voyait plus, les mains jointes, son bâton et son képi dans la poussière près de son sac, et debout devant lui, la Sœur de charité lui faisant répéter sa première prière ; le vétéran disait : " Notre père qui êtes aux cieux... "

Deux larmes glissaient sur les joues pâles de la Sœur. Elle venait de rendre une âme à Dieu. Pendant la nuit le soldat dormit sur la paille d'une grange, tandis que la Sœur avait été recueillie par la gouvernante d'un curé de campagne. La Sœur passa la nuit en prières.

Le lendemain, ils se remirent en route. La Sœur était pensive et le soldat murmurait une prière. Pour prendre un instant de repos on s'assit sur le bord d'un fossé.

Alors la Sœur dit au soldat : " Vos yeux n'ont pas été directement atteints par la blessure. Au milieu de ces ambulances, les médecins n'ont pu que cicatriser la plaie de la tête... Je n'ose vous donner un espoir qui n'est peut-être qu'un rêve ; mais j'ai formé un projet. Au lieu de vous conduire aux Invalides, je vous mènerai près des meilleurs chirurgiens, chez les meilleurs oculistes de Paris, et je les prierai à genoux de vous donner leurs soins par amour de Dieu, et aussi par patriotisme. Si le bon Dieu veut rend la lumière, soyez bon chrétien me le promettez-vous ? "

Le vétéran tomba à deux genoux, le front dans la poussière. Il resta longtemps prosterné, sans prononcer une parole, et des sanglots agitaient tout son être.

Dieu vit les deux voyageurs et laissa tomber sur eux son regard. Dans cette solitude des champs, loin de la demeure des hommes, une pauvre femme faisait de la charité, et trois mois après, le miracle de " cette fille du Ciel " était accompli.

Le soldat avait recouvré la vue. La Sœur rentrée dans l'école, enseigne à lire aux petites filles des paysans.

Si vous allez à l'Eglise de Notre-Dame des Victoires, vers cinq heures du soir, vous y verrez un homme agenouillé près de la grille de l'autel.

C'est le soldat qui prie pour la Sœur de charité. -

GÉNÉRAL AMBERT.

Le futur Pape en 1869.

Un personnage qui a joué un rôle important dans la révolution italienne, M. Urbain Rattazzi, écrivait, en 1869, à un homme d'Etat, une lettre dans laquelle il disait :

" Le cardinal Pecci est un homme d'une valeur incontestable, qui m'a occupé et préoccupé souvent. Il a une grande énergie et une sévérité administrative extrême, avec les formes les plus douces du monde ; sa conduite à Bénévent a révélé des capacités très grandes, mais en même temps un caractère indomptable.

" J'ai beaucoup parlé du cardinal Pecci, il y a quelques

années, à Ostende, avec le roi Léopold, le prince le plus clairvoyant de l'Europe, qui l'avait beaucoup étudié, voir même apprécié, pendant son séjour en Belgique comme nonce ; il avait même contribué à lui faire donner la pourpre et il ne se dissimulait pas que, malgré sa grande supériorité, son incorruptibilité, le respect invincible qu'il inspire à notre pouvoir civil, les concessions qu'il pourra faire ne seront jamais qu'apparentes, toutes de forme, inhérentes à sa qualité d'homme du monde ; il serait peut-être le cas échéant, plus soumis aux décrets de la Providence ; mais son dévouement au Saint-Siège est extrême, ses principes absolus, et sa fermeté indomptable établit péremptoirement qu'il serait incapable de faiblesse. Il faut bien en convenir, c'est un de ces prêtres qu'il faut honorer et admirer, il a un grand sens politique cependant, mais sa doctrine l'emporte encore...

“ Le cardinal Pecci a pris évidemment, et c'est là une force, en face de tous nos maires et nos autorités, une attitude supérieure aux parties. La ressemblance que tu lui trouves judicieusement avec le cardinal Riario Sforza est réelle, mais je crois Pecci supérieur.

“ Je te dirai qu'il est poète, et des plus remarquables ; le roi Léopold m'a cité de mémoire des vers de lui d'une facture large, nerveuse et d'un sentiment très délié...”

Mort du Commandant de Troussures à Patay.

Nous extrayons d'une lettre du général de Sonis les intéressants détails qui suivent sur la mort du commandant de Troussures : “ J'étais couché sur le sol, avec la jambe brisée par une balle, lorsque, par suite de la retraite de mes troupes de ligne, l'armée prussienne se porta en avant, et passa sur mon corps. A dix pas de moi, et un peu sur ma droite, je distinguais parfaitement un zouave pontifical (je ne savais alors si c'était un officier ou un soldat) blessé aussi et étendu sur la terre. Une compagnie prussienne passa sur le malheureux zouave, et je vis parfaitement le soldat prussien, qui enjambait son corps, lui donner sur la tête deux coups de crosse qui l'achevèrent. Ce misérable était assez près de moi pour que j'aie pu voir l'expression de haine infernale qui animait son visage lorsqu'il commit cet acte d'infâme barbarie.

“ Je pensai que j'allais subir le même sort, et je remis mon âme à Dieu, me confiant à sa miséricorde.

“ Mais ce fut un des hommes de la droite de la compagnie qui, par suite de sa place dans le rang, passa sur mon corps.

“ Celui-ci, bien différent de l'autre, s'arrêta, me prit la main qu'il serra, en me disant avec un sentiment de bonté que je n'oublierai jamais : *Camarade*. Puis il se pencha sur moi, et me versa quelques gouttes d'eau-de-vie dans la bouche. Que Dieu lui donne sa récompense !

“ Porté le lendemain, à midi, dans le presbytère de Loigny, où le vénérable curé voulut bien me donner sa chambre, je fus rejoint par M. de Charette et ceux de ses zouaves blessés qui avaient été ramassés, pendant la nuit, par les Prussiens.

“ Je ne vous dirai pas les émotions de cette réunion. Nous n'avions qu'un seul cœur.

“ Dès les premiers mots de notre entretien, nous pensâmes aux absents, et à cet excellent M. de Troussures, aimé de tous ceux qui le connaissaient.

“ M. de Charette me dit qu'il était tombé à quelques pas de moi, et malgré les souffrances qu'occasionnait sa blessure, il voulut aller chercher son ami, ce qu'il put faire par suite de l'éloignement des Prussiens du village. Le colonel fit également rapporter les corps de tous les zouaves qui n'avaient pas encore été enterrés par les habitants, revenus après le combat de la veille. Quant à M. de Troussures, le médecin constata qu'il était légè-

ment blessé d'une balle à la jambe, mais qu'il portait les traces de deux fortes contusions sur le crâne, d'où j'ai conclu que le zouave que j'avais vu assommer à coups de crosse était bien le noble et infortuné de Troussures.

“ Une heure à peine avant sa mort, il avait mis pied à terre, jetant les rênes de son cheval à son ordonnance, et s'était confessé devant le front de son bataillon.”

La légende du Niagara.

La formation du Fer-à-Cheval (Horse-Shoe) des chutes du Niagara est rapportée de la manière suivante par une ancienne légende indienne :

“ Il y avait une fois une belle jeune fille indienne qui, condamnée par une loi de ce temps à devenir la *squaw* d'un vieux guerrier couvert de rides et de balafres, lui échappa la veille du jour fixé pour la cérémonie, en sautant dans un canot d'écorce sur lequel elle descendit le cours rapide du Niagara.

“ Héno, dieu des moissons, assembleur de nuages et distributeur de la pluie, habitait une caverne sous la cataracte. Ayant vu venir le canot que ses rapides entraînaient comme une flèche, il étendit ses ailes puissantes au moment où la jeune indienne lancée dans le tourbillon, allait se briser sur les rochers, la reçut saine et sauve, et la conduisit dans sa caverne où elle demeura plusieurs lunes.

“ Le dieu bienfaisant révéla à sa protégée la cause de la peste qui chaque printemps décimait sa tribu. Un serpent énorme, dont le repaire était sous le village, empoisonnait l'eau des rivières pour faire périr beaucoup d'Indiens et se repaître de leur corps.

“ Un jour, Héno, remarquant que la jeune fille commençait à s'ennuyer, la prit sur ses ailes et la reporta dans la loge de sa famille. Suivant ses conseils, elle apprit aux Indiens la cause du fléau qui faisait tant de victimes parmi eux, et elle leur persuada d'abandonner leurs terrains de chasse et leurs villages pour aller se fixer plus loin vers le lac.

“ Le serpent, enroulé sur lui-même, devint de très-méchante humeur en ne voyant plus arriver sa pâture accoutumée. Après quelque jour, il se décida à déranger ses anneaux pour aller s'enquérir du motif de la disette de corps indiens, et, dès qu'il sut ce qui était arrivé, il se mit à la poursuite des fugitifs.

Il rampait péniblement le long d'une crique étroite, quand Héno, qui le guettait, crut l'occasion favorable pour l'attaquer. Il choisit donc un petit foudre dans son carquois et le lança sur le gigantesque reptile. Une explosion effroyable ébranla les plages et les collines, et un terrible conflit s'engagea.

“ Héno avait employé un des plus petits de ses foudres parce qu'il le croyait suffisant pour tuer le monstre, et qu'il craignait, en en prenant un plus gros, d'assourdir les cerfs dans les forêts et les poissons dans le lac. Mais le serpent avait survécu, et Héno, reconnaissant son erreur, lança un second foudre sans plus de résultat.

Le dieu alors devint alarmé, et la pensée qu'il était exposé à passer un vilain quart d'heure lui fit presque perdre la tête. Dans son effarement, il prit une poignée de foudres dans son carquois, et sans prendre le temps de les compter, il les jeta ensemble sur le vampire qui, cette fois, resta sur le carreau. Mais quel fracas ! Jamais on avait entendu, et jamais on n'entendra le pareil !

“ Le serpent avait plus d'un mille de long, et le sable soulevé par sa queue dans les convulsions de l'agonie s'amoncela en hautes collines. Quand son corps se mit à descendre le Niagara, on aurait dit une grande montagne flottante.

“ Arrêté par un rocher, au bord de la cataracte, il fit rejeter l'eau à une hauteur immense. Petit à petit, le récif a cédé sous son poids, et le corps du monstre s'est étendu d'une rive à l'autre formant ce qu'on appelle le Fer-à-Cheval.

LA VIE DES MISSIONNAIRES.

Pour bien apprécier la vie de sacrifice incessant et de dévouement des missionnaires, il faut suivre, au milieu des flots, ces intrépides soldats de Jésus-Christ, que l'amour de Dieu et des âmes poussent vers les plages infidèles. La terre de France a disparu à leurs regards... et ils sont joyeux. Le sacrifice est consommé ; la famille, les amis, le pays n'existe plus pour eux que dans le souvenir. Dès lors ils sont véritablement missionnaires, et ils commencent à exercer leur zèle. Ils instruisent les matelots, préparent à la première communion ceux qui ne l'ont pas encore faite. Lorsque le capitaine le permet, ils disent la sainte messe le dimanche, donnent des instructions à l'équipage, chantent les vêpres. Une gaieté franche règne toujours parmi eux. L'étude, la prière, les œuvres de charité et de doux entretiens partagent leur journée ; et le soir, lorsque la nuit commence à couvrir la mer, ils font monter vers le ciel le chant de l'*Ave Maris stella*, pour l'heureux succès de leur voyage.

Enfin, après cinq ou six mois d'une pénible traversée, on arrive. La voilà cette terre qu'ils vont arroser de leurs sueurs et de leurs larmes !... cette nouvelle patrie que leur ardente imagination et leur charité plus grande encore, leur faisait entrevoir depuis tant d'années !... Oh ! comme il bat le cœur de ces jeunes apôtres ! De leur poitrine brûlante s'échappe un *Te Deum* d'actions de grâces.. des larmes de joie coulent de leurs yeux... leurs mains se lèvent pour bénir... ils sont dans une ivresse inexprimable. Des confrères, prévenus de leur arrivée, les attendent sur le port et après leur avoir souhaité la bienvenue, les emmènent à la Procure. Dès le jour même, ou le lendemain, ils prennent le costume des gens du pays où ils se trouvent. Les voilà transformés en Indiens, en Chinois, en Tibétains, en Japonais, il ne leur reste plus rien de leur pays, pas même le langage, qu'ils échangent contre un autre, dur et barbare. Lorsqu'ils sont suffisamment versés dans la connaissance de la langue, ils se séparent, et chacun se rend dans la partie de la vigne qu'il doit défricher, prêt à lui consacrer jusqu'à la dernière goutte de ses sueurs, jusqu'à la dernière goutte de son sang.

Le ministère, dans les missions persécutées, est très-pénible. Le missionnaire est le plus souvent sans asile, errant, pourchassé, traqué comme une bête fauve. Sa tête est mise à prix, une forte récompense est promise à celui qui le livrera mort ou vif. Il voyage pendant la nuit pour visiter les chrétientés confiées à ses soins... il entre dans la cabane d'un chrétien, et là à la faveur des ténèbres, il déplie sa petite chapelle, prépare un autel, se revêt des ornements sacrés, et célèbre le saint sacrifice de la Messe, entouré de quelques fidèles venus à petit bruit, pour ne pas donner l'éveil aux païens. Après quelques jours de station, lorsque tout le monde s'est confessé, lorsque le missionnaire a rempli son ministère, il fait ses adieux à ses chers néophytes qu'il a enfantés à la religion et qu'il ne verra peut-être plus... Il plie son petit bagage, et, toujours au milieu de la nuit et dans le plus grand silence, il s'achemine vers une autre chrétienté, éloignée quelquefois de dix, de vingt, de trente, quarante et cinquante lieues. Oh ! qu'ils sont beaux ces pieds qui se fatiguent ainsi à la recherche des âmes ! Oh ! qu'ils sont heureux ces apôtres qui s'en vont à travers les déserts, les montagnes, les forêts et les fleuves, semer la parole de Jésus-Christ ! *Euntes ibant et flectant mittentes semina sua.*

Pendant le jour, si le missionnaire est dans quelque maison, il se tient caché, soit dans une corbeille, soit dans un grand vase, soit dans un coin obscur ; il ne peut tousser, cracher, ni remuer qu'avec les plus grandes précautions, pour ne pas se faire découvrir et compromettre ainsi sa vie et celles des personnes généreuses qui lui donnent l'hospitalité. Si le jour le surprend pendant qu'il voyage, il doit pour se soustraire aux poursuites des satellites, se tenir blotti sous terre, dans le creux des rochers, dans les antres sauvages, privé de tout secours, obligé de se nourrir des herbes, des racines et de quelques fruits qu'il rencontre. Heureux encore quand il n'est pas malade, quand sa santé n'est pas gravement altérée par de si rudes épreuves ! Oh ! alors quel spectacle ! sans parents, sans amis, sans patrie, délaissé au fond d'un bois, sur une montagne aride, exposé à la pluie et au vent, accablé par la souffrance, miné par la fièvre, il n'attend plus qu'une mort affreuse et ignorée... Sa dernière pensée est pour ses brebis, il offre pour elles à Dieu le sacrifice de sa vie.

Telle est la vie du missionnaire dans ces contrées persécutées et barbares, où ils craignent moins la rencontre des bêtes féroces que celle des hommes. Ils sont pourtant heureux... leur cœur surabonde de joie, au milieu de ces cruelles épreuves. Ils savent que leur tristesse se changera en joie, et que ce qu'ils sèment dans les larmes ils le moissonneront un jour dans l'allégresse.

L'ENFANT.

DEVICES.

Dans tous les réfectoires de religieux augustins on inscrit le distique suivant que saint Augustin avait écrit dans sa salle à manger :

*Quisquis amat dictis absentum rodere vitam,
Hanc mensam vetitam noverit esse sibi.*

Celui qui trouve des appas
A mordre dans l'honneur des hommes,
Sache qu'en la table où nous sommes
On ne fait point de tels repas.

Sur le cadre du miroir de l'abbaye de Longuay on lisait :

Qui bien se mire, bien se voit ;
Qui bien se voit, bien se connaît ;
Qui bien se connaît, peu se prise ;
Qui peu se prise, très sage est.

Mais, hélas ! on lisait beaucoup dans la glace et peu dans le cadre ; on a supprimé l'un et l'autre.

Les parents d'un Pape.

Le pape Benoit XII était fils d'un boulanger, il se nommait Jean Fournier. Après son élévation au trône pontifical plusieurs grands seigneurs sollicitèrent la main de sa nièce ; il la maria à un petit négociant de Toulouse et lui fit une dot avec son modeste patrimoine : “ Voici, dit-il, le présent de l'oncle Fournier. Quant au Pape, il n'a d'autres parents que les pauvres.”

Voici bientôt le temps d'ensemencer vos jardins, choisissez les meilleures graines, la beauté de vos légumes, la richesse de vos fleurs en dépendent. Nous recommandons à nos lecteurs d'une manière toute spéciale de se procurer leurs graines pour fleurs ou légumes chez JAMES VICK, ROCHESTER, N. Y., un des plus anciens et des plus grands jardiniers des Etats-Unis. Les semences qu'il vend sont renommées pour leurs qualités. On peut se procurer des catalogues illustrés en lui en faisant la demande.